

## **4. L'analyse de Discours**

*Il s'agit de comprendre et de présenter l'histoire de la recherche en analyse de discours, son héritage et l'actualité de la démarche analytique.*

### **Plan**

1. Préliminaires
2. Polémique
3. Énonciation
4. L'AD selon J-M Adam
  - 4.1 Plan de la visée illocutoire
  - 4.2 Plan des repérages énonciatifs
  - 4.3 Plan de cohésion sémantique
  - 4.4 Plan de la connexité
  - 4.5 Plan de la séquentialité

Conclusion

Bibliographie

### **1. Préliminaires**

Expression traduite de l'anglais *discourse analysis* qui désigne une méthode mise au point par le linguiste Harris pour étendre le distributionnalisme à des unités phrastiques. Cet emprunt se distingue et se précise : il désignera l'analyse en situation de tout énoncé construit de manière volontaire ou émis de manière inconsciente (lapsus), les rêves, les délires, l'onirisme etc.

On gardera d'Harris : le principe de commutation pour expliquer des mécanismes textuels à l'intérieur d'une trame.

### **2. Polémique**

On assiste à un engouement pour la pratique du discours mais l'analyse est très vite confondue avec psychanalyse. L'analyse devient un variant à définir.

Dans ce contexte épistémologique l'AD s'affirme comme une analyse : en quelque sorte une psychanalyse appliquée au texte ; nous préférons dire une matérialisation d'une certaine forme du savoir.

Ainsi, le même terme " d'analyse " se déployait sur des registres différents : linguistique, textuelle et psychanalytique.

*Afin de déceler l'indécelé dans le texte même, il fallait le rapporter à un autre texte, présent d'une absence nécessaire dans le premier : celui de l'idéologie ou le discours de l'inconscient.*

Retenons deux dates (l'avant 68 et l'après 68)

Dans son article sur Freud et Lacan, Althusser appelait l'analyse du discours cette meilleure intelligence de cette structure de la méconnaissance qui intéresse toute recherche sur l'idéologie.

Dans une perspective althussérienne l'expression " analyse du discours politique " est en quelque sorte redondante tout comme la discursivité était définie à l'intérieur de l'idéologie.

L'AD devait s'appuyer sur la scientificité linguistique et sur le matérialisme historique afin de montrer l'inconsistance fondamentale des textes, produits du travail idéologique tout comme le rêve est le produit d'un travail psychique régi par des lois.

L'immédiat après 68 a constitué le moment clé pour le développement de L'AD. Avec trois lieux de manifestations :

- Jean Dubois Université Sorbonne Paris X.
- Le centre de lexicométrie politique de l'ENS de Saint Cloud.
- L'entreprise de l'analyse automatique du discours dans le laboratoire de psychologie sociale de Paris VII (animé par M. Pêcheux). Laboratoire associé au CNRS.

EN 1969 et avec la parution du n°13 de la revue *Langages* intitulé " l'Analyse du discours " élaboré dans le cadre de l'Université de Nanterre, ainsi que le livre de Pêcheux " L'Analyse automatique du discours ". Ces deux ouvrages marquent en quelque sorte l'acte de naissance officielle de la nouvelle discipline :

Le discours apparaît comme une plénitude trompeuse dont l'analyse doit révéler " l'inconsistance " radicale en le rapportant aux forces secrètes qui le rendent possible.

La duplicité c'est le mot clé où faut entrevoir un " autre " discours.

En 1969, Michel Foucault publie *L'archéologie du Savoir* ouvrant à L'AD des voies différentes à celles de l'althusserianisme.

C'est le déclin de la problématique althussérienne liée à une certaine régression de l'audience de la psychanalyse et l'émergence d'une nouvelle problématique centrée sur l'énonciation.

### **3. Énonciation**

Alors que la tendance althusserienne traquait les forces cachées à l'œuvre dans les condensations et les déplacements du texte, Foucault défend plutôt une conception du discours comme un dispositif énonciatif et institutionnel qui récuse toute quête d'un sens dissimulé.

Les corpus se multiplient : politiques, scientifiques et enfin littéraires.

L'intérêt de cette démarche est dans le fait qu'elle se qualifie comme intégrative.

Elle appréhende la formation discursive dans la complexité d'un fonctionnement globalisant.

Là où la démarche analytique désarticule le discours, la démarche énonciative est intégrative et vise à articuler les diverses composantes d'une formation discursive à travers un quadruple jeu d'articulation :

- Celui des enchaînements intratextuels ;
- Celui des divers textes à l'intérieur d'une même formation discursive ;
- celui de la formation discursive dans un réseau intertextuel ;
- celui de la formation discursive et de son contexte non-verbal.

Dans cette optique les processus énonciatifs constituent des dispositifs sociaux, qu'il faut penser comme tels : c'est dire que la formation discursive n'est pas extérieure au monde qu'elle est censée représenter, elle y participe sans pour autant s'y dissoudre.

A l'inverse de la démarche réaliste des psychanalystes qui voient que les textes sont des processus de dissimulation (l'intrication de représentation, des forces de déplacement etc.) et qu'il faut recourir à une analyse. Repérer dans l'enchaînement des énoncés ces points névralgiques qui donnent accès aux forces qui à la fois permettent au texte de se replier sur sa cohésion imaginaire et lui interdisent de ne jamais colmater toutes ses failles.

En revanche, l'énonciation est une approche représentative : l'analyse est seulement une voie d'accès commode à l'identité de la formation discursive. On parlera de macro et de micro structures.

L'énonciation a été au départ le prolongement d'une lexicologie des contextes issue de la philologie qui s'efforce de saisir la spécificité d'une position discursive à travers son vocabulaire.

En somme, alors que l'approche réaliste traque les points *d'inconsistances discursives*, l'approche représentative cherche des points de condensation de l'identité discursive.

Au début des années 70, L'AD se précise définitivement : elle s'appuie surtout sur la linguistique structurale

Au début des années 90 de nombreux travaux prolifèrent : tous visent " à une étude linguistique des conditions de production " des énoncés pour reprendre la formule de L. Guespin.

- la pragmatique (le signe en action),
- la sociolinguistique (le signe en contexte)
- la théorie de communication interfère sans cesse avec l'AD. (Le signe en interaction verbale)

On a affaire à la langue, là où elle fait sens pour des sujets inscrits dans des stratégies d'interlocution, des positions sociales ou historiques.

Les choses ne sont pas aussi carrées qu'on le voudrait : On imagine le contraste entre une analyse du discours qui se référerait à la psychologie cognitive pour étudier la conversation quotidienne et une autre qui étudierait le discours juridique en se référant à la psychanalyse et à une sociologie marxiste...

Les diversifications des modèles d'analyses engendrent nécessairement des développements différents même si l'objet d'analyse est le même. [C'est la position théorique et l'outil analytique qui fait et inscrit la différence]

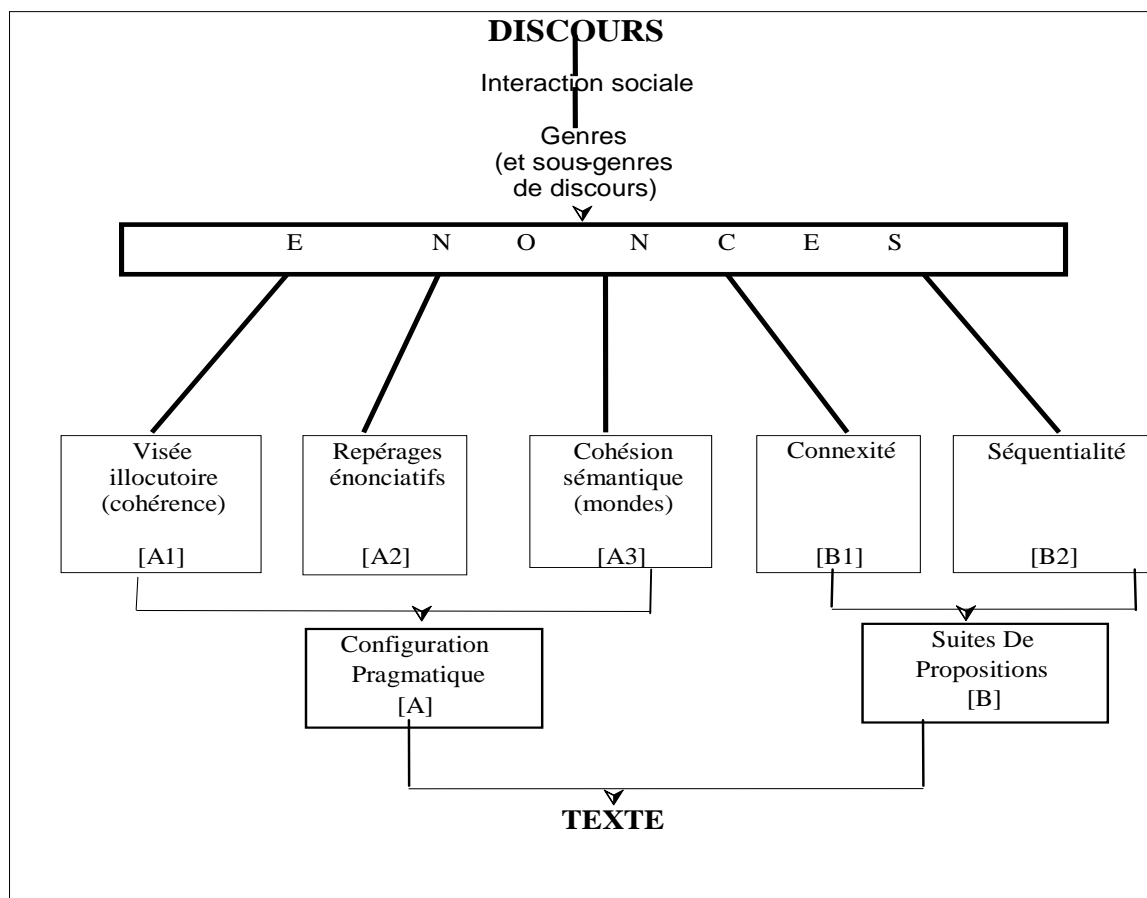
L'AD est en position inconfortable : elle doit encore se signifier : Les objets qui l'intéressent, constituent en général des textes au sens plein du terme, c'est-à-dire des énoncés (écrits ou oraux) qui sont :

- 1-produits dans le cadre d'institution qui contraignent fortement l'énonciation ;
- 2-priés dans un interdiscours serré
- 3-et qui fixent des enjeux historiques, sociaux, intellectuels...

Il s'agit donc d'énoncés dont la structuration complexe nécessite un positionnement dans un champ discursif. Cela dépend du choix méthodologique par lequel on opte.

#### 4. L'analyse de discours selon J-M ADAM

Tout discours a, en principe, une visée illocutoire : c'est une garantie pour sa cohérence. Cette visée est donc un construit qui précède le discours, qui le traverse ensuite, et qui, à son terme, révèle ses intentions explicites mais surtout implicites. Dans un article sur l'analyse du discours, Jean-Michel Adam nous



donne à lire, dans un sens vertical et horizontal, le schéma qui suit :

Parlerons-nous de texte ou de discours ? Le texte est, selon Adam, une abstraction (notion vague et imprécise), alors que le discours se constitue de l'épaisseur textuelle et impliquerait des configurations discursives proches des formations discursives du lecteur selon l'expression de Michel Foucault.

La théorie de J-M ADAM se consacre à proposer une théorie générale des divers modules qui règlent la mise en texte.

Il s'agit donc d'énoncés dont la structuration complexe nécessite un positionnement dans un champ discursif précis. La démarche de Jean-Michel Adam se consacre à proposer une théorie générale des divers modules qui règlent la mise en texte. L'auteur est parti de la constatation suivante : la compétence linguistique des sujets semble réglée, de manière complexe, par un faisceau de contraintes : locales et globales, textuelles et discursives.

Contraintes discursives (celles des genres)-localisées dans la partie supérieure du schéma liées à des pratiques discursives toujours historiquement et socialement réglées.

Contraintes textuelles, localisées dans la partie inférieure du schéma, liées à l'hétérogénéité de la composition dont le sens d'organisation (notés A1, A2, A3, B1, B2).

Contraintes locales d'une langue donnée : sur les plans phoniques et (ortho) graphique, lexical, grammatical, sémantico-logique.

La distinction de ces plans d'organisation de la textualité rend compte du caractère profondément hétérogène d'un objet d'étude qui semble être à la fois complexe et cohérent. La perspective d'Adam est à la fois textuelle et pragmatique : un texte est considéré comme une configuration réglée par divers sous-systèmes en constante interaction. Les trois premiers sous-systèmes correspondent à l'organisation qu'on peut dire pragmatique du discours [A] ; alors que les deux derniers permettent de rendre compte qu'un texte est une suite non aléatoire de proposition [B].

Trois plans de l'organisation pragmatique peuvent être distingués : La visée illocutoire [A 1], Les repérages (ancrages et plans) énonciatifs [A2] et la représentation construite ou monde du texte (organisation sémantique référentielle) [A3].

Deux autres plans d'organisation assurent l'articulation des propositions : la grammaire de la phrase et la grammaire de texte sont responsables de ce qu'on peut appeler la connexité textuelle ou organisation générale [B1] Il faut ajouter à ce module de gestion toutes les formes de mise en texte un autre module, celui de l'organisation séquentielle (prototypes de séquences [B2]). Chacun de ces plans d'organisation peut être détaillé en tenant compte chaque fois des dimensions locale et globale des faits de langue.

#### 4.1 Le plan de la visée illocutoire [A1]

Léo Apostel a écrit dans les années quatre-vingt : « *un texte est une séquence d'actes d'illocutoires qui peut être considérée elle-même comme un acte de discours unifié.* »<sup>10</sup> Le principe de cette hiérarchie est bien décrit par D. Viehweger :

« *Les analyses concrètes montrent que les actes illocutoires qui constituent un texte forment des hiérarchies illocutoires avec un acte illocutif dominant étayé par des actes illocutoires subsidiaires rattachés à l'acte dominant par des relations dont le caractère correspond aux fonctions que ceux-là remplissent vis-à-vis de celui-ci.* »<sup>11</sup>

Ce qui ressort de ces deux citations, c'est l'idée selon laquelle un discours est hiérarchisé par les différents actes illocutoires qui le constituent : on retrouvera un acte dominant relié et argumenté par une série d'actes secondaires.

Ce premier plan A1 de la visée illocutoire se réalise dans le double mouvement de la localité du texte vers le lecteur (d'interprétation) et inversement. Il s'agit de repérer dans le texte les indices qui permettent de procéder à l'analyse illocutoire :

- Micro-actes du langage : promettre, questionner, ordonner, demander, asserter etc.
- Connecteurs argumentatifs (logiques) : car, parce que, mais, donc etc., et/ou par un lexique axiologiquement marqué (bambin ou morveux pour un enfant).
- Choix d'un lexique globalement euphorique ou dysphorique dans une description etc.

Viehweger note que « *les actes illocutoires comptent parmi les catégories fondamentales des modèles dynamiques du texte.* »<sup>12</sup> Les modèles dynamiques se définissent comme des « *modèles intégrant dans l'analyse linguistique le producteur et le récepteur du texte (avec l'ensemble de leurs connaissances, attitudes et motivations) ainsi que les processus de production /compréhension et les conditions où ceux-ci interviennent.* »<sup>13</sup>

Examinons ces deux énoncés du discours politique de Giscard d'Estaing " du bon choix pour la France " :

« ... comme vous l'avez toujours fait, vous ferez le bon choix pour la France. »

---

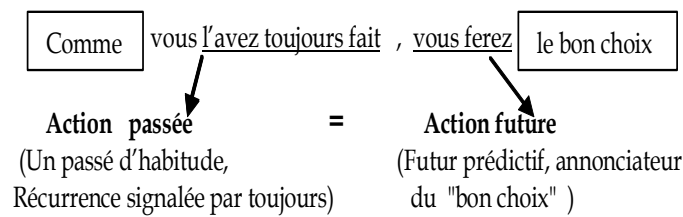
<sup>10</sup>Léo Apostel, « Communication et action » *In langage et contexte*, Benjamins, Amsterdam.

<sup>11</sup> D. Viehweger., « Savoir illocutoire et interprétation des textes. » *In le Discours. Représentations et interprétations*, M. Charolles, S Fischer. PUF, Nancy., 1990, p 49.

<sup>12</sup>Ibid, p 41.

<sup>13</sup>Ibid, p 41.

Introduction d'un élément d'équivalence grammatical, « comme » qui établit d'emblée une analogie entre les fragments qui constituent l'énoncé :



Sur le plan lexico-sémantique ; la répétition du verbe « faire » inscrit l'action, la reflète et l'oriente à nouveau, geste futur certes mais qui a déjà eu lieu au passé : (rappelé par « comme »).

Sur le plan métrique ; chaque fragment comporte six syllabes et la césure métrique correspond à la césure syntaxique introduite par la virgule.

« Je n'ai pas à vous dicter votre réponse. »

La négation donne à dire un présupposé ; « j'ai à vous dicter votre réponse ». En effet, la négation contient une certification qu'on tente d'annuler. Le verbe « dicter » rappelle implicitement le directif mais le masque insidieusement.

Le discours présidentiel qu'on vient de citer et d'analyser peut être résumé en disant que Giscard (connaissant sa formation politique et son appartenance politique) a demandé au pays (à tous les français) de voter pour la droite. Cependant, cette opération implique que l'auditeur/lecteur identifie, d'une part, la suite des actes illocutoires (promettre, prédire etc.), et d'autre part, qu'il dérive de cette suite hiérarchisée d'actes un acte global et indirect de type directif.

Cet acte dominant doit être dégagé, acte qui correspond à l'idée que l'interprétant se fait de l'intention du locuteur. Aussi, passer d'un complexe d'actes illocutoires qui l'étaient à un acte dominant explicite ou implicite c'est conférer à un texte une certaine cohérence.

La dérivation d'un macro-acte (acte illocutoire dominant) peut s'effectuer soit de manière progressive (dans le mouvement induit par la successivité des actes illocutoires, soit de manière rétrospective, à partir du dernier acte. Le président Giscard termine son discours en disant : « ... comme vous l'avez toujours fait, vous ferez le bon choix pour la France. »

Ce prédictif "comme vous l'avez toujours fait" est chargé de masquer le macro-acte directif qui est évidemment la clé de ce discours présidentiel.

Le lecteur/ auditeur identifie le macro-acte -garante de cohérence textuelle- en se fondant sur des informations textuelles (grammaticales) et sur la situation socio-discursive de production/interprétation du genre discursif choisi.

Nous le voyons, l'interprétation de l'acte directif passe donc aussi et surtout par une interprétation de la situation ici par la légitimité de celui qui profère l'acte directif. Nous essaierons de proposer, dans le dernier chapitre de cet ouvrage, une application (n°4) de certains passages de ce discours afin de montrer le fonctionnement des modules signalés dans le schéma.

Autre exemple : le texte narratif. Dans ce type de discours, la visée illocutoire est toujours double : l'exemple le plus représentatif est celui des *fables de la fontaine* : instruire et plaire. Autrement dit instruire sans renoncer de plaire.

Quel que soit le genre discursif auquel nous avons affaire, il est important de considérer que la cohérence n'est pas une donnée, propriété linguistique des énoncés, mais le produit d'une activité interprétative. Ce jugement de cohérence est rendu possible par la découverte d' (au moins) une visée illocutoire du texte. Cette

seule visée permet d'établir des liens entre des énoncés manquant éventuellement de connexité et/ou de progression et/ou de cohésion. Prenons l'exemple de ce texte intitulé *La colombe de l'arche* de Robert Desnos :

(3)

Maudit

soit le père de l'épouse  
du forgeron qui forgea<sup>14</sup> le fer de la cognée  
avec laquelle le bûcheron abattit le chêne  
dans lequel on sculpta le lit  
où fut engendré l'arrière-grand-père  
de l'homme qui conduisit la voiture  
dans laquelle ta mère  
rencontra ton père !<sup>15</sup>

La connexité syntaxique de ce poème est correcte. Cependant la progression est trop forte pour la cohésion sémantique et la cohérence n'est pragmatiquement garantie que si l'on se réfère à une poéticité inséparable du mécanisme de l'insulte rituelle.

En effet, l'insulte -n'est pas personnelle- mais constitue un jeu verbal décroché par rapport à l'ici-maintenant des co-énonciateurs.

Le titre du poème de Desnos "*La colombe de l'arche*" est intéressant pour l'incompatibilité qu'il manifeste avec la suite du texte : on n'arrive pas à cerner un thème global qui soit en accord avec le titre. Seule la cohérence de l'esthétique surréaliste de la surprise peut, venir éviter un jugement d'absurdité.

#### 4.2 Plan des repérages énonciatifs [A2]

L'ancrage énonciatif global confère à un texte sa tonalité énonciative tandis qu'alternent d'incessants changements des plans énonciatifs. On peut distinguer plusieurs grands types de repérages énonciatifs :

-Une énonciation du discours orale (actuelle) dans laquelle le contexte est immédiatement donné dans la situation (je, tu, ici, maintenant etc.

-Une énonciation du discours écrit (actuelle) dans laquelle le contexte doit être verbalisé en vue d'une interaction à distance (fax, lettre)

-Une énonciation non-actuelle, appelé histoire depuis les travaux de Benveniste et qui recouvre aussi bien le récit historique que le conte merveilleux, la légende ou le récit de science fiction). Dans ce type d'énonciation, le sujet parlant ne s'implique pas (on pourrait parler d'une énonciation distanciée ou non-actuelle)

-Une énonciation proverbiale, (celle du maxime, du dicton), caractérisée par un On universel et le présent proprement a-temporelle)

-Une énonciation du discours logique (théorique-scientifique) dans laquelle la référence cesse d'être situationnelle pour porter sur le texte lui-même et l'interdiscours (textes et auteurs). Le *nous* est alors une amplification du *je* de l'auteur du texte et de la communauté scientifique, soit une façon d'englober l'auteur et son lecteur. Les références spatio-temporelles (plus haut, ci-dessus, avant, après etc.) ne renvoient qu'au texte qu'on est en train de lire. (Mono-sémisation)

Au plan local, les propositions énoncées peuvent être prises en charge ou non par le locuteur. Cette prise en charge des propositions doit être envisagée en rapport avec la construction de mondes (espaces sémantiques, univers de croyance, espace mentaux), cadre économique pour l'étude de la polyphonie. Dans l'exemple du président Giscard :

(4) "Je n'ai pas à vous dicter votre réponse."

<sup>14</sup>On peut compter six verbes au passé simple, c'est à dire six événements qui constituent des noyaux événementiels sans la moindre adjonction d'un état.

<sup>15</sup> Robert. Desnos., « Corps et biens » *In Langage cuit*, 1930.

Il faut entendre deux propositions :

-L'une explicite (la proposition négative prise en charge par le locuteur lui-même) ;

-L'autre implicite, présupposé par la négation qui laisse entendre :

(5) " je dois vous dicter votre réponse. "

Cette dernière proposition n'est pas prise en charge explicitement par le locuteur qui a prêté serment sur la constitution de la cinquième république. Cependant, l'enchaînement argumentatif dans lequel (4) est inséré permet de formuler le bon choix pour la France en toute impunité.

#### 4.3 Plan de la cohésion sémantique [A3]

La dimension sémantique globale est représentée par ce qu'on appelle la macro structure sémantique ou plus simplement le thème d'un énoncé. Le caractère fictionnel ou non du texte est à ce niveau tout à fait essentiel.

Le monde représenté est soit merveilleux, soumis à une logique particulière, soit un monde soumis à l'alternative du vrai et du faux dans la logique de notre univers de référence. Le monde de l'énoncé est ainsi déterminant :

Dans une narration commençant par " Il était une fois ", le narrateur opère une mise à distance à la fois énonciative et fictionnelle, il donne au lecteur une instruction sur l'ancrage énonciatif non-actuel et non conforme aux lois de référence dans lequel il conviendra d'évaluer les faits relatés.

Un prédicat comme " *J'ai rêvé que...* " Ou un "Si" hypothétique employé avec l'imparfait et le conditionnel viennent également suspendre les conditions de vérité qui régissent notre univers de référence. En effet, dans ce slogan publicitaire :

(5) Les chats achèteraient Whiskas "

La proposition au conditionnel incite l'interprète à reconstruire un monde fictionnel dans lequel cette proposition deviendrait possible. À un niveau intermédiaire entre le global et le local, la dimension sémantico-référentielle est analysable en termes d'isotopies et de cohésion du monde représenté. Lisons ces deux énoncés (6) et (7) :

(6) "Dans le salon de Madame des Ricochets

Le thé de lune est servi dans des œufs d'engoulevent."<sup>16</sup>

Un énoncé surréaliste comme (6) ne présente pas les redondances sémantiques nécessaires à la formation d'un jugement de cohésion. Et du point de vue de la cohérence, il diffère nettement d'un énoncé isotope comme :

(7) Dans le salon de Madame des Ricochets, le thé de Chine est servi dans des tasses de porcelaine.

Les lexèmes " lune " et " œuf d'engoulevent " apparaissent comme hétérogènes au contexte isotope du salon et du thé qui peut être de Chine ou de Ceylan, mais assurément pas d'une autre planète et qui peut être servi dans des tasses et non dans des œufs d'engoulevent.

La rupture en (6) peut être atténuée par une interprétation 'métaphorique' : la lune est un lieu comme la Chine, que l'engoulevent est oiseau passereau nocturne qui entre, de ce fait, en relation d'isotopie avec la lune, que l'œuf, en fonction de sa fragilité, pourrait être comparé à une tasse de porcelaine.

Nous avons précédemment vu que le concept d'isotopie " *Se réfère toujours à la constance d'un parcours de sens qu'un texte exhibe quand on le soumet à des règles de cohérence interprétative.*"<sup>17</sup> Ce concept permet de décrire les phénomènes de poly-isotopies fréquents dans les énoncés du type (6).

<sup>16</sup>André Breton., *Signe ascendant*, Poésie/Gallimard, Paris, 1990, p. 7.

<sup>17</sup>Umberto. Eco., *Sémiotique et philosophie du langage*, Paris, PUF, Formes sémiotiques, 1987; éd. originale de 1984.

Consulter aussi Eco, *Les Limites de l'interprétation*, Paris, Grasset, 1990.



La notion de cohésion répond à des questions simples et naïves : Comment expliquer quand on lit un énoncé, on éprouve ou non un sentiment d'unité ? Cette unité est un fait de la connexité morphosyntaxique (interne à la phrase), interphrastiques [B1], de la cohérence et de la pertinence contextuelle [A1]. Elle est également un fait de co-textualité que la notion d'isotopie permet de théoriser.

#### **4.4 Le plan de la connexité (B1)**

La connexité textuelle décrit partiellement par ce qu'on appelle la grammaire du texte, elle opère sur des micro-structures linguistiques du texte : chaque unité (proposition-phrase) est morpho-syntaxiquement structurée.

(8) Le chou mange l'engoulevent

Du point de vue syntaxique et sémantique, cet énoncé n'est pas inacceptable car dans un monde de science-fiction où le chou serait re-catégorisé comme une plante carnivore et vorace, les contraintes sémantiques habituelles ne s'exerceraient plus de la même façon sur l'agent du verbe. Une sémantique des mondes [A3] doit donc accompagner la syntaxe.

La connexité des chaînes de propositions se constituent par l'ensemble des phénomènes locaux de liage qui sont envisagés dans le cadre de la tension textuelle qui assure la continuité textuelle tout en garantissant sa progression : la pronominalisation (ce chat... il), la référence déictique (un chat..., ce chat), la nominalisation, la substitution lexicale (un chat... l'animal), la reformulation etc.

Pour illustrer ce qu'on vient de dire, on peut remarquer que la connexité morpho-syntaxique du poème de Desnos est correcte, mais sa progression sémantique trop forte et la cohésion-cohérence à peine garantie pragmatiquement par l'insulte rituelle " Maudit soit... "

De même, le rapport entre le texte et le titre tient plus de l'énigme que de la fixation d'un thème du discours : aucun rapport isotopique ne peut être instauré à la première lecture. En effet, du point de vue du liage, les propositions successives ne cessent d'introduire des informations nouvelles : si dans le poème de Desnos le manque de cohésion-répétition est flagrant, c'est que l'appui de chaque nouvelle proposition sur la précédente est trop faible et les conditions de reprises nettement insuffisantes.

En effet, Les transitions font succéder six verbes au passé simple, soit six événements constituant des noyaux événementiels sans la moindre adjonction d'un imparfait c'est-à-dire d'un état. Le résultat en fait une production d'une suite entièrement orientée vers sa fin :

(3') Maudit soit .... La voiture dans laquelle ton père rencontra ta mère.

Le surgissement des possessifs de deuxième personne (*ta, ton*) après les définis spécifiques des syntagmes nominaux précédents donne accès au genre discursif de l'insulte rituelle.

La cohérence de l'ensemble s'explique par la cohésion sémantique de l'isotopie [A3] et par l'engendrement d'une cohérence énonciative [A2] et pragmatique [A1] de l'insulte rituelle. Par ailleurs, il faut tenir compte de la dimension rythmique des énoncés, des phénomènes de périodes et parenthésages marqués argumentativement ou non.

En effet, avec les parenthésages, il s'agit d'étudier des ensembles de propositions reliés et hiérarchisés : (si, alors, mais, car puis, ensuite, enfin etc.). Nous avons aussi un plan du texte (démarcation graphique locale et global) qui aident à la segmentation de la chaîne verbale : les chapitres, les sous-chapitres, les titres, les sous titres, mais aussi la ponctuation.

#### 4.5 Plan de la séquentialité : types ou prototypes [B2]

L'organisation séquentielle de la textualité est le plan qui nous paraît constituer la base la plus intéressante de typologie linguistique. En compréhension comme en production, il semble que des schémas séquentiels prototypiques soient progressivement élaborés par les sujets au cours de leur développement cognitif : un récit, une description se caractérisent par leur singularité.

Tous les énoncés sont, à leur manière, originaux. Mais, il existe un certain nombre de caractéristiques linguistiques qui incitent le lecteur-interprétant à reconnaître l'aspect descriptif, argumentatif, explicatif, narratif, d'un ensemble de séquence. Définir le texte comme une structure séquentielle permet d'aborder l'hétérogénéité compositionnelle en termes hiérarchiques généraux. La séquence est définie comme une unité constituante du texte, elle est constituée de paquets de propositions (les macro-propositions), elles-mêmes constituées de  $n$  propositions. Cette définition est en accord avec un principe structural de base : En même temps qu'elles s'enchaînent, les unités élémentaires s'emboîtent dans des unités plus vastes. La séquence sera signifiée comme plus ou moins canoniques ou typiques. L'exemple du discours du président Giscard est à ce sujet illustratif : manifestation textuelle plus proche de la séquence argumentative qu'on peut décomposer en trois propositions :

Chacune de ces questions comporte une réponse claire.

Je n'ai pas à vous la dicter      A Conclusion non-c

CAR nous sommes un pays de liberté, <sup>B Argument venant avant la conclusion</sup>

MAIS je ne veux pas non plus que personne, je ais bien

Argument de restriction qui amène à conclure pour la conclusion C.

personne, ne puisse dire un jour qu'il aura été trompé.

Conclusion implicite C: " J'ai à (je dois) vous dicter votre réponse.

Il faut tenir compte du fait que l'argumentation adopte ici un mouvement régressif : la conclusion [a] (conclusion non-c) vient avant l'argument [b] introduit par CAR. Le rôle du connecteur argumentatif *Mais* est d'introduire une donnée de restriction.

Elle vient bloquer le mouvement inférentiel qui mène de la première donnée à la conclusion prévisible et qui amène à conclure non pas dans le sens de non-C mais bien de la conclusion C implicite. On peut recenser les séquences prototypiques comme suit :

*Séquences narratives*

*Séquences argumentatives*

*Séquences descriptives*

*Séquences explicatives*

*Séquences dialogales*

Il existe une sorte de schéma prototypique qui nous permet d'hierarchiser les séquences et de les différencier. La construction du *Prototype* se réalise comme *objet-abstrait* : élaboré à partir des propriétés typiques d'un énoncé qui permettra ensuite sa catégorisation. Cependant, cette catégorisation dans le cas du texte littéraire n'est qu'illusoire. L'hétérogénéité et l'irrégularité s'expliquent par le fait qu'au niveau textuel la combinaison des séquences est généralement complexe.

Confrontée à des corpus plus naturellement complexes, l'approche séquentielle permet d'envisager les cas de structures séquentielles hétérogènes.

Deux nouveaux cas de figure se présentent alors : l'insertion de séquences hétérogènes et l'émergence d'une dominante séquentielle. Lorsqu'on assiste à une alternance de types différents de séquences, une relation entre séquence insérante et séquence insérée apparaît. Observons ce schéma narratif : Séquence narrative (insérante) : [[seq arg [seq narr] seq arg [seq narr] seq arg]]

D'autres insertions de séquences sont possibles mais elles seront partielles et secondaires. Observons cette séquence du début de la Princesse sur un pois d'Andersen où le récit domine manifestement et où l'argumentation souligne simplement le plan du texte :

[a] Il y avait une fois un prince [b] qui voulait épouser une princesse, [c] mais une princesse véritable. [d] Il fit donc le tour du monde pour en trouver une, [e] et, à la vérité, les princesses ne manquaient pas ; [f] mais il ne pouvait jamais s'assurer si elles étaient de véritables princesses ; [g] toujours quelque chose en elles lui paraissait suspect. [h] En conséquence, il revient bien affligé de n'avoir pas trouvé ce qu'il désirait.

Les connecteurs argumentatifs soulignent la suite de cinq macro-propositions narratives en induisant les regroupements propositionnels suivants :

[a+b] Mais [c] DONC [d+e] Mais [f+g] En Conséquence [h]

L'extrême hétérogénéité des " genres du discours " déjà relevé par Bakhtine comme une caractéristique du langage humain est un constat empirique préalable à toute approche typologique des différences.

La définition de base sur laquelle on peut travailler le texte est la suivante : un texte est structure hiérarchique complexe comprenant  $n$  séquences -elliptiques ou complètes- de même type ou de type différents.

L'écriture d'un texte, littéraire ou non, adopte à chaque fois une structure énonciative adaptée à sa visée illocutoire. Ainsi, le fait de rencontrer un discours relaté, polyphonique ou emboîté n'est pas le fait du hasard. Il s'agit d'une organisation textuelle, une forme énonciative, aux contours définis.

## Conclusion

L'AD est une praxis, à partir du moment inaugural où les auteurs de *Langages 13* arrachent le syntagme (le drapeau) anglo-américain de Zellig Harris de son contexte et l'emportent sur leur propre barricade, en altérant profondément et définitivement le sens (sans que jamais on puisse, ultérieurement, nier l'existence d'un invariant).

Une praxis destinée à redistribuer les fondements et surtout les frontières de cette discipline en l'intéressant à une certaine classe d'objets (les *événements* discursifs ou langagiers par exemple) qu'elle fait saillir dans le champ d'investigation. Pour les linguistes de leur côté, l'intérêt de l'AD aura plutôt été, et à bien des égards demeure, d'empêcher la dérive des « sciences du langage » vers le champ des disciplines naturalistes, en allant éprouver avec les historiens, les sociologues, les littéraires, l'historicité (diachronique, mais aussi et peut-être surtout synchronique) de leurs propres objectivations.

Praxis, elle l'est aussi de par l'orientation épistémologique qu'elle revendique par-delà la diversité de ses courants constitutifs : présence dynamique du chercheur à son objet, qui n'est jamais conçu comme un « donné », mais au contraire comme produit d'une construction et d'un engagement, et sujet d'une commande historique. Que cette commande vise le dévoilement des idéologies, la maîtrise sociétale de l'argumentation, la connaissance des routines perverses dans l'interdiscours, l'évaluation esthétique de l'art verbal, elle a systématiquement à voir avec une rationalité pratique.

En aucun cas donc, l'AD ne saurait être récapitulée, ni surtout re-programmée, comme une discipline qui s'occuperait du discours aux lisières de la linguistique. L'*historien linguiste*, le sociologue *du côté du discours* restent un historien et un sociologue, le linguiste centré sur les opérations et concepts de l'AD reste un linguiste, chacun occupé à infléchir sa propre discipline dans le sens indiqué ci-dessus.

## **Bibliographie**

- Adam J.-M. (1999). Linguistique textuelle. Des genres de discours aux textes. Paris : Nathan.
- Adam J.-M. (2006). « Autour du concept de texte. Pour un dialogue des disciplines de l'analyse des données textuelles », *Lexicometrica – actes JADT'2006*, Viprey J.M. (éd.), consultables en ligne à l'adresse : <http://www.cavi.univ-paris3.fr/lexicometrica/jadt/index.htm>
- Authier-Revuz J. (2001). « Le discours rapporté », in Thomassone R. (éd.) *Une langue, le français*. Paris : Hachette, 192-201.
- Charolles M. (1989). « Coherence as a Principle in the Regulation of Discursive Production », in Heydrich W., Neubauer, F., Petöfi, J. S., Sözer, E. (eds.), *Connexity and Coherence. Analysis of Text and Discourse*. Berlin : de Gruyter, 3-15.
- Charolles M. (1995). « Cohérence, pertinence et intégration conceptuelle », in Lane Ph. (éd.), *Des discours aux textes : modèles et analyses*. Rouen : Publications des Universités de Rouen et du Havre, 39-74.
- Cislaru G., Sitrî F. (2008). « La représentation du discours autre dans des signalements d'enfants en danger : une parole interprétée ? », *Circulation des discours et liens sociaux. Le discours rapporté comme pratique sociale (5-7 octobre 2006, Université Laval)*. Québec : Editions Nota Bene.
- Cornish F. (2006). « Relations de cohérence en discours : critères de reconnaissance, caractérisation et articulation cohésion-cohérence », *Corela, Numéros spéciaux, Organisation des textes et cohérence des discours*. Disponible en ligne à l'URL : <http://edel.univ-poitiers.fr/corela/document.php?id=1280>.
- Legallois D. (2006). « L'hypertextualité et virtualité comme modes de la construction des discours et des connaissances », *Pratiques* 129-130 : 139-156.
- Mangueneau D. (1991). *L'Analyse du discours : introduction aux lectures de l'archive*. Paris : Hachette Supérieur.
- Maldidier D. (1990). *L'inquiétude du discours, textes de M. Pêcheux*. Paris : Edition des cendres.
- Mazière F. (2005). *L'Analyse du discours. Histoire et pratiques*. Paris : PUF.
- Moirand S. (2004). « L'impossible clôture des corpus médiatiques. La mise au jour des observables entre catégorisation et contextualisation », *TRANEL* 40 : 71-92.
- Munchöw P. von (2001). *Contribution à la construction d'une linguistique de discours comparative : entrées dans le journal télévisé français et allemand*, Thèse pour le doctorat, Université Paris 3 Sorbonne nouvelle.
- Rastier F. (2001). *Arts et sciences du texte*. Paris : PUF.
- Rastier F. (2007). « Le corpus en questions », in Rastier F. et Ballabriga M. (dir.), *Corpus en Lettres et Sciences sociales*. Toulouse : PU de Toulouse Le Mirail, viii-xiii.
- Rastier F., Pincemin B. (1999). « Des genres à l'intertexte », *Cahiers de praxématique* 33 : 83-111.
- Viehweger D. (1989). « Coherence – Interaction of Modules », in Heydrich W., Neubauer F., Petöfi J.-S., Sözer E. (eds.), *Connexity and Coherence. Analysis of Text and Discourse*. Berlin : de Gruyter, 256-274.